

**Le Canard.**

Montréal, 27 Août 1881

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 50 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATRHAULT & C<sup>ie</sup>,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.  
Boîte 325.

**Notre Feuilleton.**

Depuis que nous avons commencé la publication de notre nouveau feuilleton, *Les Aventures du Baron de Munchhausen*, nous avons chaque semaine augmenté notre tirage ordinaire, afin de pouvoir fournir à tous les nouveaux abonnés les numéros sur lesquels a paru le commencement de ce récit fantastique. Ces numéros seront donnés gratis à tous ceux qui nous enverront le prix de leur abonnement pour un an.

**L'émigré canadien.**

AIR : — *L'œuvre porion belge.*

Émigré canadien, dans la grande fabrique  
Je file le coton, ou je tisse le drap,  
Je cultive le sol et je fais de la brique,  
Je ne marchande point le travail de mes bras.  
Lorsque j'entends sonner la cloche matinale,  
Je cours à mon tuteur. Je dépense fort peu,  
Car je tiens à revoir ma paroisse natale.  
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu. (Bis)

Je travaille souvent pour un maigre salaire;  
Je ne suis pas flâneur, je fais tous les métiers:  
J'abats, dans les forêts, le chêne séculaire,  
À servir les maçons je consens volontiers.  
Tout pauvre que je suis, je donne des exemples  
De générosité. Je dois partir sous peu,  
Dependant je souscris pour construire des temples.  
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu. (Bis)

Au lieu de s'étourdir par de vaines paroles,  
L'émigré tout d'abord assura le succès  
De ses sociétés. Il ouvrit des écoles  
Où ses jeunes enfants apprennent le français.  
Ahi! c'est que tout cela rappelle la patrie.  
Il tient à revenir. Pour accomplir ce vœu,  
On le voit redoubler de travail, d'industrie.  
C'est sa manière, à lui, d'honorer le bon Dieu. (Bis.)

**Histoire de rire.**

Lecteurs, vous voulez rire?  
Moi aussi.  
Eh bien! rions.  
Mais je vous avertis d'avance que ce n'est pas moi qui vous ferai rire aujourd'hui.  
Je sais une foule d'anecdotes, toutes plus cocasses les unes que les autres, mais si je vous les raconte, vous direz que ce n'est pas moi qui les ai inventées.  
Et vous aurez raison.  
Par le temps qui court, comme un galopin qu'il est, les hommes vous ont des binettes qui rendraient des points au mufle légendaire du Chevalier de la Triste Figure.  
Et les choses, donc? Elles offrent une monotonie tout-à-fait en rapport avec le ton des journaux sérieux qui se chargent de les rapporter.  
Je ne parle pas des femmes; ce sont des êtres à part, que personne n'ose attaquer avant qu'elles aient été élevées à la dignité de balle-mère. Même à

cette intéressante période de leur existence, l'on devrait s'abstenir de les tourner en dérision, car c'est surtout alors qu'elles sont des personnes sacrées et archi-sacrées.

Moi, je considère les belles-mères comme une excellente institution, contre laquelle les maris s'insurgent en théorie, mais qu'ils n'ont pas le courage d'attaquer en pratique, encore moins de combattre en détail.

Revenons à nos moutons.  
Ce n'est certainement pas en vantant les vertus des belles-mères que je ferai rire les maris.

Les maris! En voilà une race de parias. Houspillés par leurs épouses, turpiniés par leurs belles-mères, à peu près bannis de la société des jeunes personnes qui se respectent, exploités quelquefois par des épouses trop prodigues, tournés en ridicule par les vieux gourgons, conspués par les commères, alourdis par la warmaille, vieillissés avant l'âge par une lutte incessante contre les caprices de la fortune: voilà, certes, de pauvres déshérités qui n'ont guère envie de rire, à moins qu'ils n'éprouvent le besoin d'user de représailles en se moquant des muscadins privés des félicités conjugales.

Riez donc, malheureux que vous êtes, riez à vous en tenir les côtes, celle d'Adam comprise; riez à gorge déployée; riez dans votre barbe, si vous en avez, mais ne riez pas jaune.

Vous ne trouvez rien de drôle, peut-être? Mais riez de vous même, riez à vous fendre la bouche jusqu'aux oreilles, ce qui n'ajoutera rien à votre beauté; riez de mes efforts pour vous amuser; riez des imbéciles, riez aux éclats, riez jusqu'aux convulsions, riez jusqu'à l'oubli, martyrs!

J'avoue que les sujets ne donnent plus. La race des fous drôles est disparue. Nous n'avons plus que des fous bêtes qui inspirent la pitié plutôt que l'hilarité. Oh! qui nous rendra les Bedon, les Bidaine, les Létourneau, les P'tit Jean Bélanger, etc.

Du haut du ciel, ta demeure dernière, illustre My! qui, en ce siècle de décadence, faisais les délices du Faubourg Québec, inspire au moins quelques-unes de tes excentricités à tes nombreux successeurs!

D'après les principes de la charité chrétienne, on se doit aux uns et aux autres aide et appui mutuel. Étant admis que le rire est une bonne chose, vous êtes tenu de faire rire votre prochain, fût-ce même à vos dépens.

Pour votre gouverne, je vais vous donner quelques conseils dictés par la sagesse et par la prudence.  
Que la vile populace me prête sa plus sérieuse attention:

Vous êtes majestueusement assis sur le perron d'une résidence, princière ou non, en présence de plusieurs dames, et vous voulez divertir l'aimable *société*. Vous commencez par vanter votre agilité, et vous offrez de parier que vous grimpez sur un poteau de télégraphe et que vous y exécuterez des tours de voltige. Si personne ne veut parier, montez toujours, et au nombre de vos prodiges d'équilibre, n'oubliez pas d'en faire un qui vous fasse opérer une descente très rapide par un chemin autre que celui par lequel vous êtes monté. Vous vous arrangez de manière à ne pas vous tuer du coup, et les gons rient de votre maladresse. Vous-même, vous riez comme un bossu... plus tard,

Dinez-vous à table d'hôte? Vous feignez de vous apercevoir que votre verre n'a pas été rincé, vous crachez dedans à plusieurs reprises, et vous l'essuyez avec votre mouchoir.

Cet exploit vous assurera un succès fou.

Si vous ne savez pas valser, ne manquez jamais une occasion de vous livrer à cet amusement. Piétinez autant que possible sur les pieds mignons de votre valseuse. Elle ne rira pas, mais les autres riront.

À la promenade, si vous remarquez trois ou quatre dames bien mises, que vous ne connaissez pas et qui s'occupent de vous comme de l'homme dans la lune, prenez votre air le plus bête, saluez jusqu'à terre, et dites d'un ton onctueux: "Belles dames, bien que vous n'ayez pas l'honneur de me connaître, veuillez obtempérer à l'audacieux désir que mon humble individualité éprouve de faire la haute et respectable connaissance de votre illustre et incommensurable compagnie, pour vous offrir les témoignages non suspects de mon admiration sans bornes et sans clôture de ligne." Elles vous fuiront comme on fuit un serpent. Vous les laisserez fuir, mais comme elles riront lorsqu'elles seront débarrassées de vous! Et vous, donc!

Vous voyez un monsieur qui étrenne un chapeau cylindre. Vous êtes, je suppose, en compagnie de plusieurs autres imbéciles—sans cela ça ne serait pas drôle. Vous vous approchez de l'homme au tuyau; d'un coup de poing vous lui renfoncez son chapeau jusque sur les épaules. Lorsqu'il s'est suffisamment dégragé pour y voir, vous lui montrez les toits voisins, et vous dites: —L'inspecteur de la ville devrait voir à ça. Ça tombe dru, n'est-ce pas?

Puis vous partez d'un grand éclat de rire. Votre victime, s'apercevant du tour, vous tombe dessus, et vous administre une bonne raclée. Vos amis ont le fou rire, et le laissent faire.

SANS GARANTIE.

**COUACS.**

Paris la nuit.  
Un monsieur a longtemps sonné à la porte de sa maison.  
Tout-à-coup il aperçoit son portier qui fume tranquillement sa pipe dans la rue.  
Il s'élançe sur lui et lui administre une volée de coups de canne en disant: —Frappez, on vous ouvrira!

Un veuf, dont la première femme était maigre et très acariâtre, en a épousé une seconde, ressemblant beaucoup à la première, physiquement, si ce n'est qu'elle est beaucoup plus dodue.  
—C'est tout simplement une "seconde édition" de votre première femme, lui dit un de ses amis, à qui il venait de présenter sa nouvelle compagne.

—Corrigée!... s'écrie vivement le mari.  
—Et augmentée! ajoute l'autre en aparté.

Le comble de la naïveté;  
—Aller chez un pharmacien demander une solution de continuité,

—Mon Dieu! pensai-je, cet homme doit avoir rendu des services extraordinaires à l'humanité pour que, par la ladrerie qui court, les grands personnages l'aient accablé de tant de cadeaux.

La rapidité de la chute l'avait tellement étourdi, qu'il fut quelque temps avant de pouvoir parler. Il finit cependant par se remettre et raconta ce qui suit:

—Je n'ai pas ou, il est vrai, assez de tête, ni assez de science pour imaginer cette façon de voyager; mais j'ai eu le premier l'idée de m'en servir pour humilier les danseurs de corde et sauteurs ordinaires, et m'élever plus haut qu'eux. Il y a sept ou huit jours, je ne sais pas au juste, car j'ai perdu la notion du temps, je fis une ascension à la pointe de Cornouailles, en Angleterre, en emportant un mouton, afin de le lancer de haut en bas pour divertir les spectateurs. Malheureusement le vent tourna environ dix minutes après mon départ, et au lieu de me mener du côté d'Exeter, où je comptais descendre, il me poussa vers la mer où j'ai flotté longtemps à une hauteur incommensurable.

Je m'applaudis alors de ne pas avoir fait mon tour avec mon mouton; car, le troisième jour, la faim m'obligea à tuer la pauvre bête. Comme j'avais dépassé depuis longtemps la lune, et qu'au bout de soixante-dix heures j'étais arrivé si près du soleil que les sourcils m'en avaient brûlé, je plaçai le mouton, préalablement écorché, du côté où le soleil donnait avec plus de force, si bien qu'en trois quarts d'heure il fut convenablement rôti: c'est de cela que j'ai vécu pendant tout mon voyage.

La cause de ma longue course doit être attribuée à la rupture d'une corde qui communiquait à une soupape placée à la partie inférieure de mon ballon, et destinée à laisser échapper l'air inflammable. Si vous n'avez pas tiré sur mon ballon, et ne l'avez pas crevé, j'aurais pu rester, comme Mahomet, suspendu entre ciel et terre jusqu'au jugement dernier.

Il fit généreusement cadeau du chariot à mon pilote qui était au gouvernail, et jeta à la mer le reste du mouton. Quant au ballon, déjà endommagé par ma balle, la chute avait achevé de le mettre en pièces.

(A continuer.)

Très mal pour les membres du clergé.—Le Rev. —, de Washington, D. C., écrit: "Je crois qu'il est très mal et même immoral de la part des membres du clergé et des autres hommes publics, de s'en laisser imposer au point de donner des certificats à des charlatans pour de viles drogues décorées du nom de remèdes, mais lorsqu'un article d'un mérite réel, composé de remèdes connus de tous, que les médecins emploient tous les jours, et dans lesquels ils ont confiance, nous devons le recommander chaleureusement. En conséquence, je recommande avec plaisir les Amers de Houlblou, pour le soulagement qu'ils m'ont donné, à moi et à mes amis, fermement convaincu qu'ils n'ont pas d'égaux pour l'usage des familles. Je ne voudrais pas m'en passer.—New York Baptist Weekly.

"LA MUSE POPULAIRE."—Mons. Ferd. Béland, 564 rue St. Jean, Québec, est agent à Québec pour cette publication.